

de Joigny. Il s'empara de cette reconnaissance, heureux de soustraire la jeune femme à l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Un troisième papier, portant le timbre de la République Helvétique, attira son attention. Raoul le parcourut et poussa une exclamation de triomphe. C'était un acte de décès.

—Le vrai Paul Harmant est mort à Genève ! s'écria-t-il, voilà qui va faire rudement plaisir à mon protecteur Etienne Castel.

Remettant alors ces diverses pièces dans le portefeuille, il le glissa dans sa poche de côté. Les poches de derrière de son pardessus recouvraient les deux liasses de papiers. En ce moment le bruit de voitures s'arrêtant à la porte du jardin de Soliveau parvint jusqu'à son oreille. Il releva la tête et il écouta. Un murmure de voix se faisait très distinctement entendre au dehors. Raoul prenant sa bougie revint dans la première pièce et s'approcha de l'huis entr'ouvert. Une clef tournait dans la serrure.

La porte est fermée aux verroux, dit une voix en même temps.

Une seconde voix ajouta :

—Il y a de la lumière à l'intérieur du pavillon

Duchemin souffla précipitamment sa bougie.

—Eh bien, escaladez le mur, commanda une troisième voix.

Le jeune homme se sentit pris de frayeur.

—C'est parfaitement ici qu'on veut entrer, murmura-t-il. Qui cela peut-il être ? Ils sont plusieurs. Toute résistance serait inutile. Si on me trouve, je suis perdu. Donc, il ne faut pas qu'on me trouve.

S'élançant hors du pavillon, il gagna l'endroit où s'adosait à la muraille l'ex-cabane à lapins, bondit sur cette cabane et de là sur le chaperon, où il se tint debout, les yeux tournés vers le jardin d'Ovide. Il vit un homme escalader le mur d'enceinte, ainsi qu'il l'avait fait lui-même une demi-heure auparavant, descendre, tirer les verroux et ouvrir la porte. Plusieurs personnes apparurent alors, éclairées par des lanternes empruntées par deux hommes aux fiacres stationnant dans la rue. C'était une descente de police. Raoul n'eût pas même l'ombre d'un doute à ce sujet. Il s'étendit alors sur le chaperon du mur, et retenant son souffle, évitant de faire un mouvement qui pût le trahir, il demeura aux aguets.

—Ouvrez la porte du pavillon, ordonna l'un des personnages qui n'était autre que le chef de la sûreté.

Un des porteurs de lanternes s'avança vers le pavillon pour obéir.

—La porte est ouverte et a été forcée, dit-il. C'est pour cela que tout à l'heure il y avait ici de la lumière.

Les gens de justice franchirent le seuil. Raoul pensa : —On va chercher qui a forcé la porte et les meubles. On va me poursuivre, il faut filer.

Rapidement et sans bruit, il se laissa glisser dans le chantier et se mit en quête d'une issue. A cette minute précise, une voix s'éleva dans le jardin d'Ovide.

—Le voleur s'est évadé en gagnant une des maisons voisines, disait cette voix, qu'on courre au poste de police, et qu'on établisse une surveillance.

Duchemin, affolé de terreur, n'en écouta pas davantage. Avisant un mur en face de lui, il le gravit comme un chat, atteignant le chaperon, sauta, et étouffant un cri de douleur, resta étendu sur le sol. Son pied venait de porter à faux en tombant dans une cour pavée, il y avait luxation de la cheville.

C

Duchemin voulut se relever. Il n'y réussit point. Une douleur effroyable paralysait ses mouvements.

—Quelle mauvaise chance ! murmura-t-il avec colère. Vais-je être obligé de rester là jusqu'au jour ? Et qui sait si l'on ne fouillera pas tous les jardins, toutes les cours des environs ?

Le jeune homme jeta un coup d'œil autour de lui. La faible clarté de la lune à son déclin dans un ciel nuageux, lui montra des voitures rangées sous deux hangars.

—Je suis chez un loueur, se dit-il, et je vais faire en sorte de tirer parti du hasard qui m'a conduit là. Si je trouve moyen d'arriver à l'un de ces fiacres, je m'y blottirai et j'attendrai le jour.

Faisant appel alors à tout son courage, il se traîna sur ses mains jusqu'au hangar, malgré l'indicible torture qu'il ressentait, se souleva, ouvrit la portière d'une voiture, se hissa, et brisé, à bout de forces, tomba sans connaissance sur les cousins. Dans le pavillon d'Ovide les gens de justice cherchaient avec ardeur.

—On n'est pas venu ici pour voler, dit tout à coup le chef de la sûreté en montrant au juge d'instruction l'or et les billets de banque bien en vue sur la tablette du secrétaire forcé, dont les tiroirs étaient grands ouverts. En voilà la preuve.

—Qu'y venait-on faire, alors ? demanda le magistrat.

—Prendre les papiers dont une des réponses du misérable Soliveau nous a laissé entrevoir l'existence.

—Cet homme s'est alors moqué de nous, reprit le juge ; il avait un complice au "Rendez-vous des boulangers," et ce complice, le voyant arrêté, est venu ici enlever tout ce qui pouvait les compromettre.

—Ce doit être Paul Harmant, c'est Paul Harmant à coup sûr. La pince et les outils que voilà sont neufs. Ils ont été achetés exprès pour l'expédition qui vient d'avoir lieu. Cet homme était ici quand nous sommes arrivés. Il a pris la fuite.

—Oui, mais à cette heure de la nuit, il ne pourra sortir des maisons qui entourent celle-ci. Les gardiens de la paix demandés aux poste de police surveilleront ces maisons. Au jour on les visitera.

Après cet échange de paroles on se remit en devoir de perquisitionner à l'intérieur. Les meubles furent explorés l'un après l'autre, les malles ouvertes et fouillées. Le chef

de la sûreté avait lu, comme Duchemin, les adresses fixées sur les malles.

—Il n'était que temps de mettre la main sur cet homme ! s'écria-t-il. Le gremlin allait partir pour l'Amérique.

—Cela sera relaté au procès-verbal.

A trois heures du matin tout avait été visité, et les deux magistrats signaient le procès-verbal de perquisition.

Les gardiens de la paix et les agents surveillaient l'entrée des maisons contiguës au pavillon de Soliveau. Dès les premières clartés de l'aube on pénétra dans les cours et on commença des recherches minutieuses. L'évanouissement de Raoul avait duré cinq heures. Quand le jeune homme reprit connaissance, il avait le corps brisé, engourdi, et sa cheville luxée le faisait horriblement souffrir. Il se souvint de tout ce qui s'était passé et glissant sa tête par la portière, jeta les yeux autour du fiacre dans lequel il se trouvait. Le jour était venu. Au milieu de la cour des palefreniers lavaient sommairement des véhicules qu'on attelait au fur et à mesure pour sortir. Ces véhicules passaient par une porte s'ouvrant sur une ruelle. On va me découvrir, pensa Duchemin. De toutes les voitures remisées sous les hangars, il n'en reste que cinq. Celle où je me trouve aura son tour de lavage et de sortie comme les autres. Que faire ? Qui sait si la police ne guette point à toutes les issues ? Je ne puis cependant me laisser arrêter ; malgré ce que m'a dit monsieur Etienne Castel ; il faut que je le voie, que je lui remette aujourd'hui même l'acte mortuaire du vrai Paul Harmant ! Ah ! je ferai preuve de courage et d'énergie ! je sortirai d'ici !

Et il entr'ouvrit sans bruit la portière du fiacre. En ce moment deux sergents de ville entrèrent dans la cour. Raoul se baissa vivement en ramenant la portière. L'un des sergents de ville, s'adressant aux laveurs de voitures, demanda :

—Y a-t-il longtemps que votre porte est ouverte ?

Un palefrenier répondit :

—Depuis quatre heures et demie, et voilà qu'il en est six.

—Vous n'avez rien vu ou entendu, cette nuit ou ce matin, qui ait attiré votre attention ?

—Ma foi, non. Est-ce qu'il y a quelque chose ? Est-ce qu'on a commis un crime dans notre quartier ?

—C'est toute une histoire.

—Racontez-nous-la.

—Ça serait trop long. Mais depuis une heure du matin celui qu'on cherche a eu le temps de jouer la fille de l'air. On avait négligé de surveiller la ruelle de ce côté. Enfin, vous n'avez rien vu ?

—Ni vu ni entendu. Rien de rien.

—Bah ! le gremlin nous échappe cette fois-ci, mais on le repincera. Un peu plus tôt ou un peu plus tard on les repincera toujours.

Et les deux agents de ville sortirent de la cour. L'un des laveurs se dirigea vers le hangar pour prendre une autre voiture. Il tira à lui le fiacre voisin de celui où se trouvait Raoul. Les tranches du jeune homme sont plus faciles à comprendre qu'à décrire. Il se dit que la situation ne pouvait pas se prolonger plus longtemps ainsi ; et pour la seconde fois, il ouvrit la portière. Cinq ou six pas tout au plus le séparaient de la porte sur la ruelle. Il voulut poser sur le marchepied son pied malade. Cela lui fut impossible. Il y plaça le pied valide et jeta un coup d'œil vers les laveurs et vers deux cochers qui attelaient. Tous les quatre lui tournaient le dos.

Il fit alors provision de courage, et en trois sauts, sur une seule jambe, il atteignit la porte. Là, il fut obligé de s'appuyer à l'un des montants.

—Monsieur, monsieur, cria-t-il alors en s'adressant aux hommes qui se trouvait dans la cour du loueur.

A son appel ils se retournèrent.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'un d'eux.

—Il y a que je me suis foulé le pied au bout de la ruelle, et que je viens chercher ici une voiture pour me ramener chez moi. Ça se peut, n'est-ce pas ?

—Mais très bien, monsieur, très bien, répondit un des cochers en courant à Raoul. Appuyez-vous sur mon bras et montez dans mon fiacre.

Il aida le jeune homme à s'installer sur les coussins, puis il reprit :

—Comment donc que ça vous est arrivé, cet accident-là ?

—J'ai fait un faux pas sur le bord du trottoir.

—Ça ne m'étonne point. C'est si traître, ces trottoirs, je finis d'atteler et nous partons ; seulement, avant de vous conduire chez vous, je serai forcé de passer à la maison prendre mon déjeuner.

—Peu importe, répliqua Raoul, pourvu que vous vous dépêchiez.

—Soyez sans crainte. Ce sera l'affaire de cinq minutes.

Où demeurez-vous ?

—Rue d'Assas.

—Fichtre ! il y a une trotte.

—Je vous prends à l'heure et vous aurez un bon pourboire.

—Alors, voilà qui va bien.

—Avant d'aller rue d'Assas, vous passerez rue des Dames, numéro...

—Suffit, monsieur.

(La suite au prochain numéro.)

Il ne suffit pas d'être logique en ce monde, il faut savoir vivre avec ceux qui ne le sont pas.

Préférer les dangers aux inconvénients peut-être d'un brave, se jeter dans les uns sans échapper aux autres est d'un fou.

C'est le caractère seul qui donne la puissance, et au lieu de demander d'un homme politique : "A-t-il du talent ?" Il faut demander s'il a du caractère.

## LA RAPIDITÉ DE LA VIE



A vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche.

Un poids invisible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille travers, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années.

On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche. Et cependant, on voit tomber derrière soit tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains, du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, leurs fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives ; les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble le sens, la tête tourne, le yeux s'égarant, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort.

## RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

## No 176.—ENIGME

Nul ne m'a vu, la chose est sûre ;  
Et nul ne me verra jamais ;  
Je suis indiscret sans mesure,  
C'est un défaut et des plus laids.

Je passe à travers la serrure,  
Et vais logner en tapinois,  
Les frais attraits et la parure  
Que met Rosette au frais minois.

Je suis un principe de vie,  
Et le premier, de tous, je crois,  
Pourtant, ô cruelle ironie,  
Je donne la mort quelquefois.

A volonté l'homme me change,  
Il me fait franc ou bien menteur.  
Puis enfin je suis, chose étrange,  
Un concurrent de la vapeur.

## SOLUTIONS :

No 174.—Le plus jeune reçoit £200, le second £400 et l'aîné £600.

## No 175

## BLANCS.

1 D 8e T R

2 D pr D, échec et mat.

## NOIRS.

1 D pr T

Si : 1 T ou P joue  
2 D pr T ou D 8e F R, échec et mat.

## ONT DEVINE :

Problème.—J. Quesnel, Lachine ; J. E. C., Saint-Hyacinthe ; Angélon Meddon, Ottawa ; Mlle Eva Lanctôt, J. S. Roy, Calixte Paquette, Marcell Beullac Montréal ; Mlle Laurentine Dufresne, Ottawa ; Mlle Mathilda Messier, Sorel ; Louis B., Louiseville ; A Constantineau, P. G., Montréal

## NAISSANCE

En cette ville, le 27 courant, madame T. Berthiaume, une fille.

## DÉCÈS

Nous regrettons d'apprendre la mort de M. Jérémie-Michel Loupret, de St-Athanase, arrivée le 23 mars, à l'âge de 57 ans.

La population des Etats-Unis a augmenté de 10,000,000 d'âmes depuis cinq ans. La plus grande partie de cette augmentation est due à l'émigration.

Le *National Druggist* dit que les poules pondent tout l'hiver si on leur donne deux repas chauds par jour.